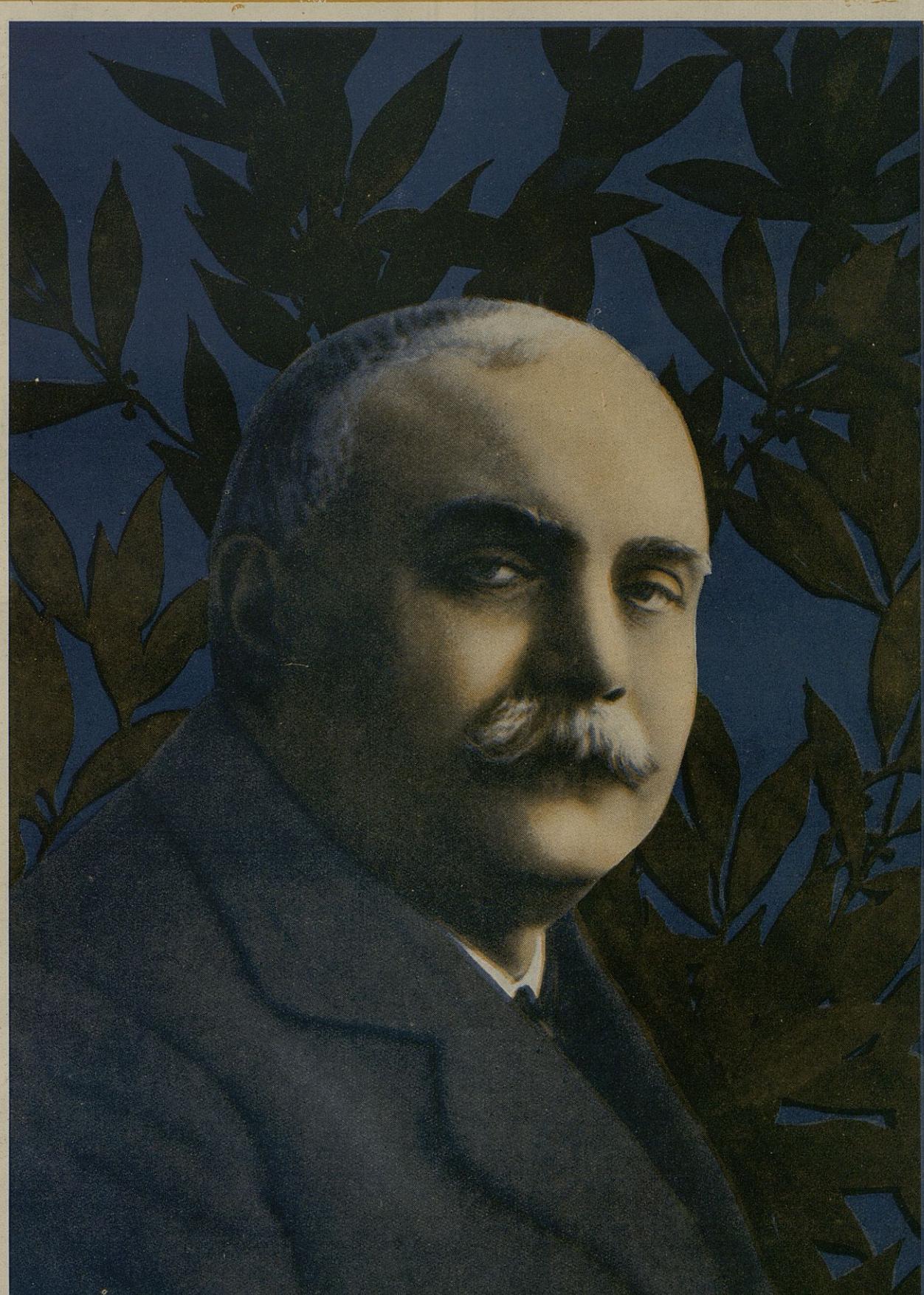


4^e Année - N° 133.

Le numéro : 25 centimes

3 Mai 1917.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France... 15 Frs

Albert Claveille

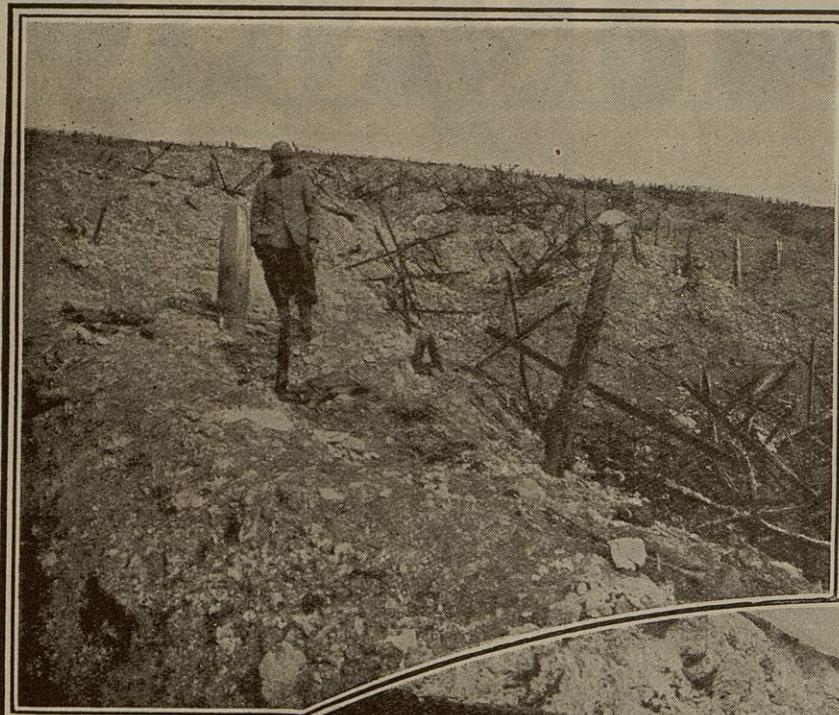
Sous Secrétaire d'Etat aux Transports



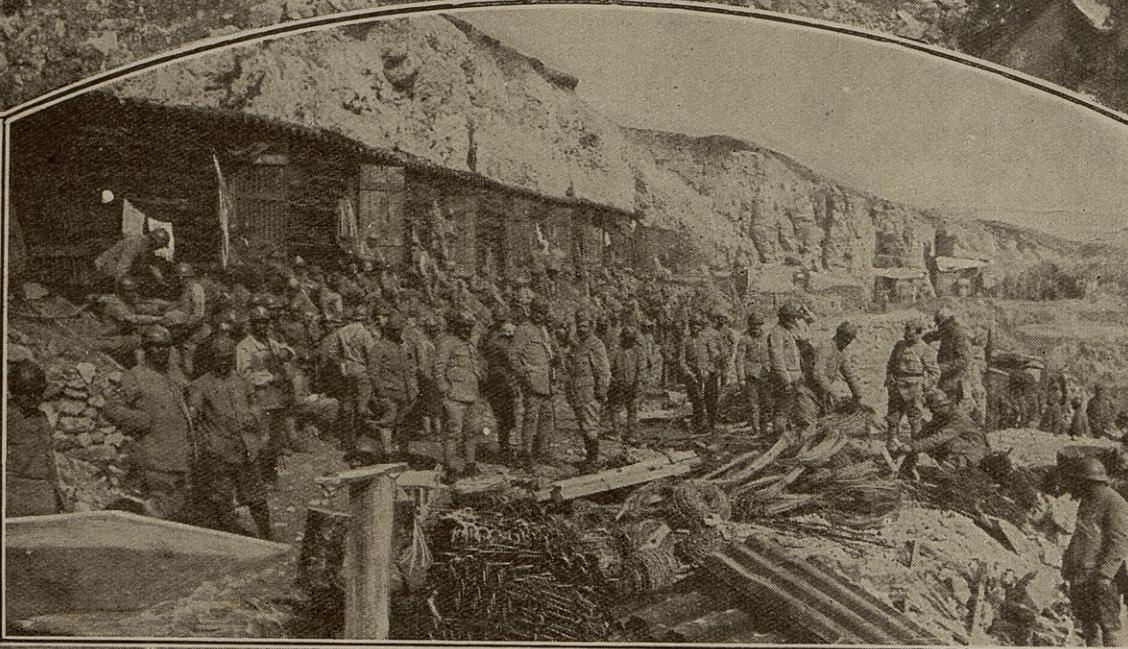
Édité par
Le Matin
2. 4. 6
boulevard Poissonnier
PARIS

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE



Les pentes désolées de la cote 304 présentent le même enchevêtrement de tranchées, de réseaux de fils de fer barbelés ; nous en délogeons peu à peu l'ennemi.



Notre artillerie pilonne sans arrêt les tranchées allemandes dans la région de la cote 304 ; en voici une que nos soldats ont enlevée ; nos obus l'avaient bouleversée.



La bataille devant Verdun n'a jamais complètement cessé ; à l'ouest de la ville, vers la cote 304 et le Mort-Homme, le feu se rallume parfois avec violence et nos soldats regagnent quelque terrain sur l'avance réalisée par l'ennemi. Sur ce sol criblé par les obus nos troupes ont dû s'installer dans des abris construits à la hâte ; comme on le voit au milieu de la page, elles ont pu profiter d'anciennes carrières pour y mettre un dépôt de matériel ; ailleurs, des sacs de terre servent à consolider les tranchées.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 19 au 26 Avril

Nos alliés ont repris l'offensive dans les secteurs où ils venaient de remporter de si brillants succès. Les communiqués du 19 et du 20 ne signalent pas de faits importants. Ces deux jours sont remplis par la préparation des nouvelles opérations envisagées. Cependant les Anglais ne laissent pas l'ennemi en repos, et, malgré le mauvais temps, ils le harcèlent, réalisant en deux ou trois endroits quelque progression. Le recensement, fait plus à loisir, des canons enlevés aux Allemands au cours des dernières victoires accuse 228 pièces. En dix jours, les batteries britanniques du front occidental ont tiré quatre millions d'obus, dont la majeure partie entre Liévin et Saint-Quentin.

Le 21, nos alliés enlèvent d'assaut le village de Gonnelle, à l'est de Gouzeaucourt, entre le Catelet et Marcoing, au delà de la voie ferrée qui passe par Saint-Quentin et Cambrai. Les Allemands s'évertuent en vain à le leur reprendre. Une progression appréciable est à noter sur la Scarpe ainsi qu'au sud-ouest de Lens. Le 22, combats suivis de progression des Anglais à l'ouest et au nord-ouest de Lens. Vers Marcoing ils avancent à l'est du bois d'Havrincourt et s'emparent, un peu plus au sud, d'une partie du village de Trescault.

C'est le 23, jour de la fête de leur roi, que nos alliés reprennent l'offensive sur une grande échelle. D'abord ils attaquent sur un large front des deux côtés de la Souchez et progressent vers Lens. D'autre part, leur attaque se déroule sur les deux rives de la Scarpe et c'est là qu'elle atteint le plus d'ampleur. Le village de Gavrelle, à 6 kilomètres au nord d'Arras, était le centre d'une puissante organisation défensive qui s'étendait jusqu'à Rœux ; le tout est enlevé dans la journée jusqu'à plus de 3 kilomètres et demi au delà de Rœux. Sur la rive droite de la Scarpe, l'offensive s'étend jusqu'au delà de Guémappe, à 5 kilomètres au sud-est d'Arras, qui reste à nos alliés avec plus de deux mille prisonniers. Au moins sept divisions allemandes ont pris part à la bataille : leurs pertes sont effroyables. Enfin, nos alliés achèvent la conquête de Trescault et s'emparent du bois d'Havrincourt presque en entier. Partout se produisent de furieuses contre-attaques, qui sont toutes repoussées. La lutte continue le 24 sur tous ces fronts partiels avec beaucoup d'acharnement. De nouveaux progrès amènent les Anglais entre la Sensée et Monchy-le-Preux sur une ligne passant à peu près par Fontaine-les-Croisilles et Chéry. Entre Bapaume et Cambrai ils prennent Villers-Plouich, entre Trescault et Gonnelle, sur le chemin de fer de Paris à Cambrai, et le hameau de Beaucamps. Plus au Sud, ils gagnent aussi du terrain sur un large front à l'est d'Epéhy ; ils atteignent, aux environs de Vendhuile, le canal de Saint-Quentin, lequel se confond là avec le cours même de l'Escaut, qui prend sa source à 5 kilomètres à l'Est. Le rétablissement du beau temps a favorisé les entreprises de l'aviation : dans cette seule journée trente-neuf avions allemands ont été détruits ou contraints par leurs avaries d'atterrir. Les Anglais n'ont perdu que deux appareils.

Le 25, la bataille continue au sud de la Scarpe, et d'autres combats s'engagent entre cette rivière et le Cojeul, au cours desquels nos alliés réalisent une avance. Les pertes de l'ennemi depuis le début de cette offensive sont extrêmement lourdes. Des milliers de cadavres couvrent le sol : le nombre des prisonniers faits depuis le 23 est de 3.029. Les Anglais n'ont subi que des pertes relativement minimales, grâce à la puissance et à l'emploi judicieux de leur artillerie. Cette journée leur vaut encore la conquête du hameau de Bithem, au nord-est de Trescault.

Sur le front français, le principal effort de nos troupes a continué à s'exercer dans les secteurs à l'est de Soissons, où se déroulent les opérations de trois armées : celle de Soissons à Craonne, celle de Craonne à Reims, celle de Champagne. Chacune a remporté des avantages marqués dans le secteur qui lui est dévolu. Le 19, de Soissons à Craonne, nos troupes occupent tout le territoire limité par une ligne Laffaux, Nanteuil-la-Fosse, Jouy, Aizy, Braye-en-Laonnois, les abords de Courtecon, Ailles, la ferme Hurtebise et les lisières de Craonne. De Craonne à Reims, nous progressons à l'ouest de Bermericourt. En Champagne, nous élargissons nos positions au nord du mont Haut ; et au nord-ouest d'Aubérive, nous enlevons sur 2 kilomètres de front un système de tranchées reliant ce village aux bois de Moronvilliers. L'ennemi est rejeté jusqu'au sud de Vaudesincourt. Le 20 voit nos troupes progresser dans la région de Laffaux, sur le plateau de Vauclerc, au sud-est de Courcy et à l'est de Loivre. Nous occupons le village de Sancy. Dans le massif de Moronvilliers, nous

enlevons à l'ennemi des points d'appui importants. Depuis le 16 nos troupes ont fait, entre Soissons et Aubérive, plus de 19.000 prisonniers et pris plus de 100 canons. Le 21, progression entre Soissons et Craonne, vers le chemin des Dames, d'où nous ne sommes plus qu'à 1.500 et 2.000 mètres. Dans ce secteur et dans les autres, nous avons à repousser des contre-attaques très violentes, longuement préparées par l'artillerie et menées par de gros effectifs, mais qui n'arrivent pas à leur but. Le 22, c'est au nord de Sancy et de Jouy que nous marquons des progrès : l'ennemi tente de nous surprendre au massif de Moronvilliers. On signale le 23 encore quelques progrès au nord de Sancy : mais les Allemands reviennent à la charge contre nos positions de Moronvilliers et du mont Haut. La lutte d'artillerie a revêtu sur toute la ligne une violence extraordinaire. Grâce à quelques actions de détail le 24, nous gagnons du terrain sur le plateau du chemin des Dames et vers Juvincourt. Près de Moronvilliers nos hommes pénètrent dans des tranchées allemandes et les trouvent bondées de cadavres. Les petites opérations sont générales sur tout le front. L'artillerie continue à tonner sans arrêt.

Les défaites répétées que les Allemands subissent sur notre front, leurs pertes formidables d'hommes et de matériel, la détresse qui règne chez eux font apparaître dans la population un découragement, un mécontentement dont s'alarment les dirigeants. Il faut que ce soit bien grave pour que l'état-major termine le communiqué officiel du 24 par un pressant appel au dévouement des civils qui travaillent aux usines pour la guerre ; les derniers mots de ce document sont particulièrement suggestifs : « Il s'agit d'être ou de ne pas être. »

De violentes attaques se produisent contre nos lignes le 25 : précédées de bombardements, elles sont faites par des troupes nombreuses ; la plus puissante a lieu à la ferme d'Hurtebise où l'ennemi, repoussé, revient à la charge pour n'aboutir qu'à un sanglant échec ; les Boches se

font battre encore dans des tentatives analogues vers Tahure et Maisons-de-Champagne ainsi qu'au nord de Vauxaillon. Nos progrès ce jour-là se font au sud-est de Cerny-en-Laonnois et, en Champagne, près du mont Sans-Nom. De nombreux prisonniers sont faits chaque jour.

On peut résumer comme suit les résultats obtenus par notre offensive de l'Aisne en trois jours : la rive gauche de l'Aisne est entièrement dégagée et les communications sur cette rive sont assurées ; le canal, ainsi que l'Aisne sont dégagés entre Soissons et les approches de Berry-au-Bac. Sur la rive droite, également dégagée, nos communications sont entièrement rétablies jusqu'au delà de Beaurieux et au sud de Craonne ; la route des Dames, qui court le long de l'Aisne, à 4 ou 5 kilomètres, sur un plateau élevé de 200 mètres au-dessus de la vallée, est elle-même libérée, sauf en quelques points dont la chute, certaine, nous assurera le commandement de toute la vallée de l'Ailette. Il faut ajouter à cela les pertes effroyables des Allemands en tués, blessés et prisonniers, ainsi qu'en matériel.

NOTRE COUVERTURE

M. ALBERT CLAVEILLE

SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT DES TRANSPORTS

Comme M. Loucheur, son collègue du ministère, M. Claveille n'appartient pas au Parlement ; il était directeur des chemins de fer de l'Etat lorsqu'il fut délégué, en novembre 1916, aux fonctions de directeur général des transports et munitions. Lorsque M. Briand reconstitua son ministère au mois de décembre dernier, il le nomma sous-secrétaire d'Etat des transports ; M. Claveille a gardé ce poste important dans le cabinet Ribot.

M. Claveille sort du rang. Né en 1865, il débute dans l'administration en 1880 comme simple commis auxiliaire ; il entra à l'Ecole des ponts-et-chaussées étant conducteur et en sortit avec le n° 1. Ingénieur ordinaire, il collabora à l'amélioration du port de Bordeaux et à ses accès.

En 1903, il fut adjoint à la direction du personnel et de la comptabilité du ministère des travaux publics et, trois ans plus tard, nommé directeur.

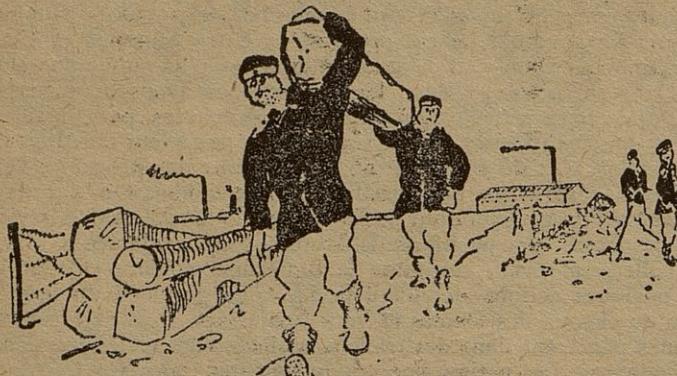
En 1911, il était placé à la direction des chemins de fer de l'Etat. On sait avec quelle méthode, servie par une puissance peu ordinaire de travail, il parvint à remettre de l'ordre dans les lignes de l'Ouest-Etat.

La tâche qui lui est dévolue en ce moment est autrement lourde et difficile ; son esprit pratique, la lucidité de ses conceptions lui permettront de la mener à bien.

PRISONNIERS DE GUERRE

L'un d'eux, assis dans le wagon qui le conduisait vers les Bouches-du-Rhône, regardait avec curiosité les plaines de la Camargue. Puis, se tournant vers le sous-officier chef d'escorte, il constata, en souriant dans sa barbe rousse : — Nous qui voulions atteindre Paris, voilà que nous allons jusqu'à Marseille... Ach!... wie komisch!

Et, ravi, au fond, de ne plus devoir risquer sa peau pour son souverain, il trouvait la plaisanterie du dernier badin. Car deux choses caractérisent la mentalité des prisonniers boches : la joie de savoir qu'ils pourront manger à leur faim, sort que ne partagent point leurs parents qui leur écrivent d'Allemagne, et la satisfaction d'avoir définitivement échappé au pilonnage de notre



Le travail, c'est la liberté.

artillerie. Ceux qui viennent de Verdun ou de la Somme l'avouent carrément lorsqu'ils parlent à cœur ouvert et lorsqu'ils savent que leurs propos ne seront pas répétés. Ceux qui, au contraire, manifestent encore quelque espoir de vaincre sont les prisonniers de l'été 1914, qui n'ont pas connu la guerre de tranchées et qui sont restés sur l'impression de la grande ruée à travers la Belgique et le Nord de la France.

• •

Quiconque a vécu en Allemagne reconnaît dans les camps de prisonniers les types de Boches rencontrés dans la rue, au café, au Wein-restaurant, dans l'usine de Westphalie ou sur les chantiers de Hambourg. Sous la petite casquette ronde on retrouve le Saxon illettré, le Bavarois jovial, le Berlinois aux idées avancées, le Prussien des marches de l'Est, au front bas et dont la tignasse semble taillée à la serpe. Étudiant ou valet de ferme, employé de banque ou voyageur de commerce, partisan de Liebknecht ou adepte de Tirpitz, il évoque la foule composite des beuveries dominicales à la Hasenheide de Berlin, ou à la Hofbrau de Munich.

Il y a deux types qui les synthétisent tous : le Boche qui mange et le Boche qui bûche.

L'ouvrier agricole employé dans les détachements de travailleurs, le prolétaire obtus qui, dans ses veines, a des siècles d'asservissement aux hobereaux de l'Est ou de servitude sous les *Junkers* siléniens, celui-là ne pense qu'à manger. Avec ses 610 grammes de pain par jour il est plus heureux qu'un roi et trouve que la France est un pays de Cocagne. Il dort comme une souche. Il travaille comme une machine. Et la guerre sous-marine, les menées pangermanistes, les théories de Bernhardi, la « poussée vers l'Orient » sont pour lui autant de songes creux auxquels il préfère l'odeur troubante d'une soupe aux choux. Il pense, n'en déplaît à Bismarck, que si la question d'Orient ne vaut pas les os d'un grenadier poméranien, elle vaut du moins l'os à moelle d'un pot-au-feu bien cuit.

Par contre, cet Allemand solitaire qui médite le long des fils de fer, ce *Jaeger* gringalet à la poitrine étroite, au teint pâle, aux yeux de myope, cet artilleur mélancolique au dos un peu voûté, docteur de l'Université de Chose ou primat-dozent à la Faculté de Machin, représentent les bûcheurs parmi la gent des prisonniers.

Ils travaillent avec acharnement, avec méthode. Ils poursuivent leurs études avec une remarquable ténacité. Chimistes ou instituteurs, architectes ou professeurs de langues, avocats ou industriels, ils reçoivent dans leurs colis des piles de livres. Non point des romans frivoles. Mais des grammaires françaises, anglaises ou russes ; des dictionnaires, des vocabulaires et des ouvrages classiques, des textes de Voltaire, de Swift, de Chateaubriand ou de Macaulay. Car ils ont déjà compris, du moins les plus intelligents parmi les commerçants, que la connaissance du français et de l'anglais leur sera nécessaire pour prendre part aux luttes économiques qui mettront aux prises les belligérants d'hier.

Nous en avons vus qui étudiaient de très près les statistiques des exportations françaises ou anglaises dans certains pays neutres, qui prenaient des notes, qui calculaient leurs chances futures et qui, logiques avant tout, se plongeaient dans leur grammaire française parce qu'ils comprenaient que le français leur serait utile s'ils voulaient nous

concurrencer. Il y a là des faits instructifs pour tous ceux qui voudraient bannir en France l'enseignement de la langue de Goethe.

D'autres étudient avec persévérance les langues bulgare et turque. Ce sont les prévoyants. Ils估计 que leurs alliés d'aujourd'hui seront leurs clients de demain, que Sofia et Constantinople seront des marchés intéressants pour le commis voyageur allemand et qu'ils vendront d'autant mieux les produits *Made in Germany* qu'ils parleront couramment l'idiome de leurs anciens complices.



Le Boche qui bûche.

Un humoriste allemand disait un jour : « Nos bourgeois craignent Dieu et la police. » Le soldat boche craint avant tout le sous-officier. Le prestige du *feldwebel* est énorme. Terreur de la caserne, il n'est pas beaucoup plus aimé en campagne. Les jeunes recrues rient de lui — sous cape. Quand un *feldwebel* corpulent s'approche, ils murmurent, dans leur argot de caserne : *Achung! Dampfwalze!* (Attention!... voilà le rouleau écraseur!).

Et le *feldwebel*, pour ne pas être en reste de politesse, dit au jeune soldat qu'il menace du poing pour un mouvement mal exécuté : « Je vais te f... sur la g... à en réveiller tes poux! »

Les hommes sont tellement habitués à ce langage grossier qu'ils s'étonnent, même dans les camps où ils sont détenus, à plus de courtoisie de la part de leurs sous-officiers. Ne disent-ils pas volontiers :

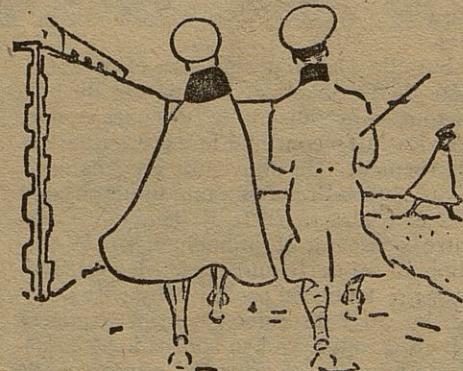
— Quand le sous-officier boit, les canards sont à sec...

• •

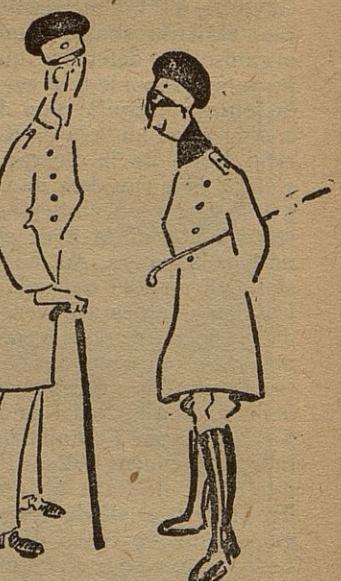
Les officiers, dans leurs camps spéciaux, représentent la caste élue, les défenseurs de l'Empereur-Roi, les privilégiés devant qui fonctionnaires civils et bourgeois timorés s'inclinent avec respect.

Ceux qui les ont vus se promener le dimanche dans le Tiergarten de Berlin ou sur les terrasses de Dresde les reconnaissent dans la cour de la forteresse où ils prennent leur exercice quotidien.

Sanglés, dans leur redingote bleue à col rouge, dans leur tunique de hus-



Officiers à la promenade.

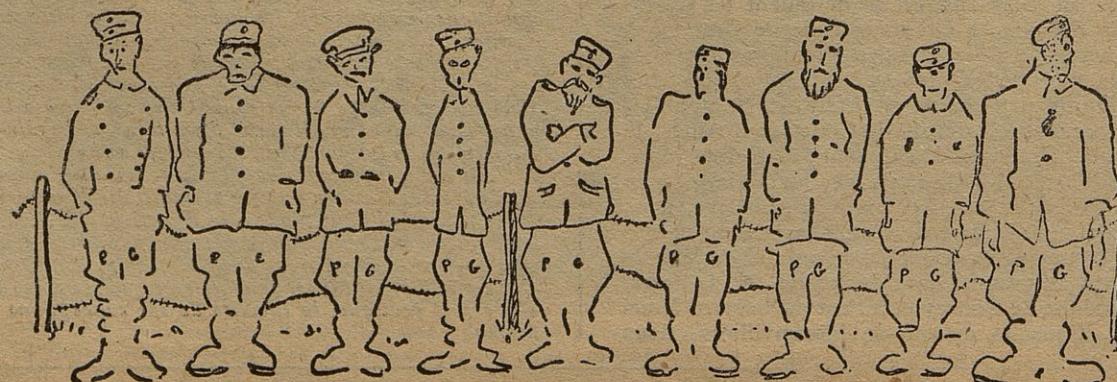


Le prestige de l'uniforme.

sards à brandebourgs variés, dans leur *litewka* de uhlans à plastron jaune ou rouge, ils arborent avec fierté la Croix de fer, ou l'ordre bavarois de Max-Joseph, ou l'ordre saxon de Saint-Henri. Les cheveux tons, la lèvre rasée, le monocle vissé dans l'orbite parachèvent cette élégance toute militaire.

Leurs occupations ? Les intellectuels, les « Reserve-offiziere » lisent les romanciers allemands contemporains ou les philosophes du XIX^e siècle. Les officiers de l'active étudient leurs règlements de manœuvre, comme s'ils avaient à cœur de se préparer pour les guerres futures. Même en captivité, ils ne sont point las du *Kriegsspiel* qui leur rappelle les jours heureux de l'Académie de guerre à Berlin. Il ne leur manque que le *Sekt*, autrement dit le champagne, dont ils rafolent et dont ils ont fait le *feld-maréchal* de la hiérarchie des vins. S'ils en sont réduits à la petite bière, ils n'ont qu'à s'en prendre à leur empereur, qui chaque jour prétend qu'il n'a pas voulu cela !...

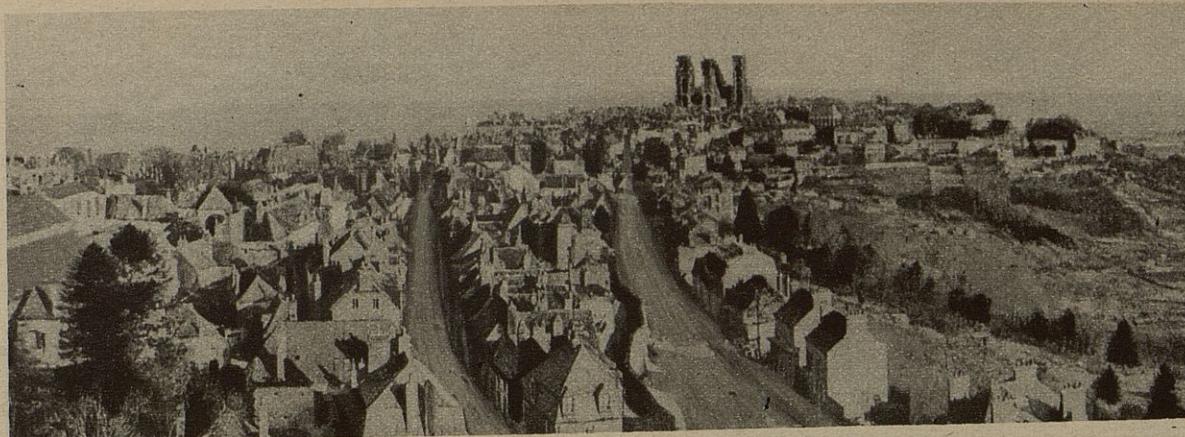
Vraiment les prisonniers boches sont bien à plaindre et la barbarie française a encore beaucoup à faire pour atteindre la *kultur* des camps allemands !



Quelques silhouettes typiques de prisonniers allemands.

MAURICE DEKOBRA.

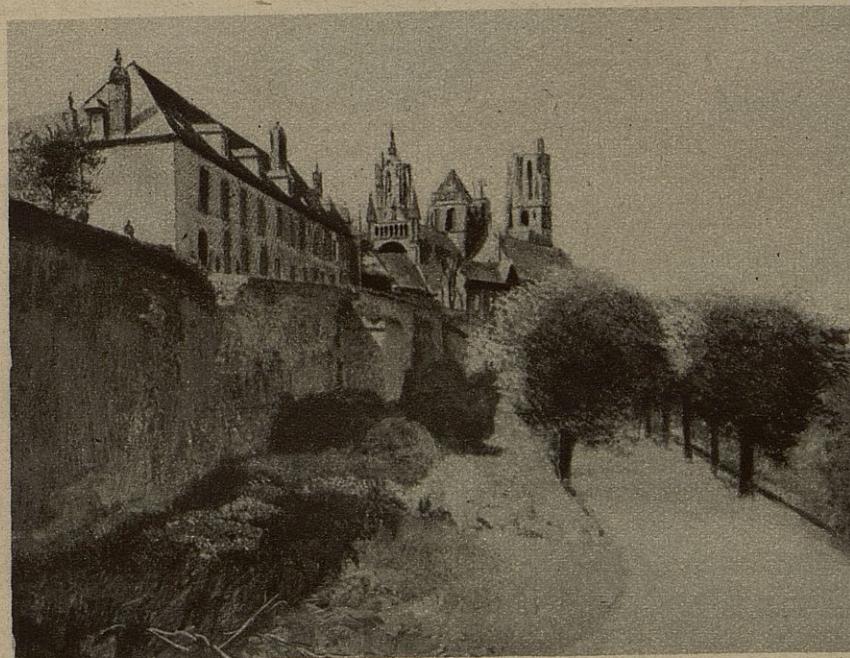
LAON SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE



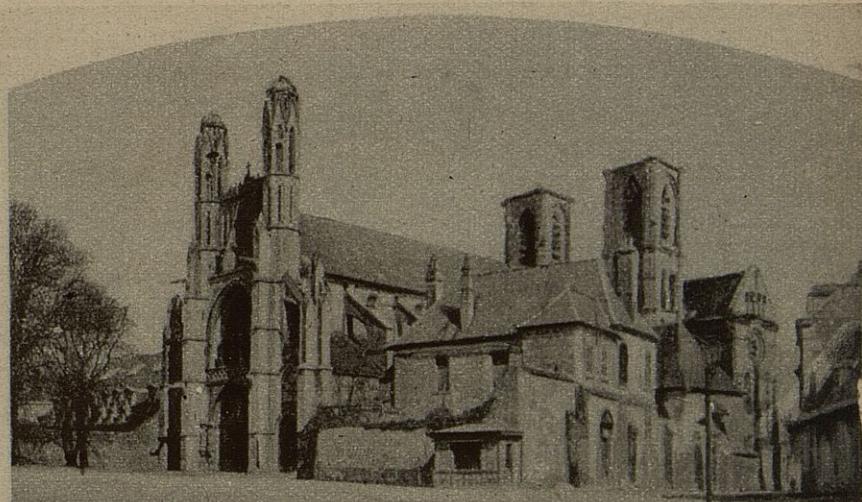
Bâtie sur une hauteur, Laon domine d'une centaine de mètres les plaines d'alentour ; aussi sa masse se reconnaît-elle de loin, couronnée par la cathédrale dont les tours se détachent nettement sur l'horizon. Vue de l'Est, la ville offre l'aspect que voici.



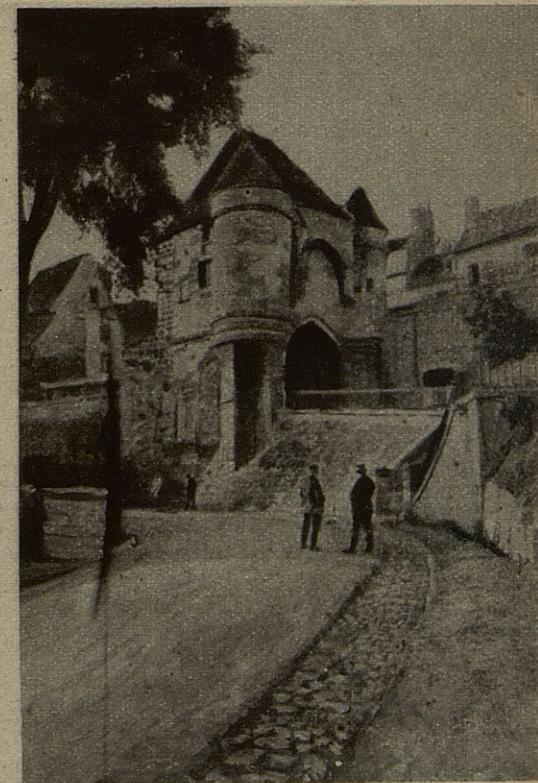
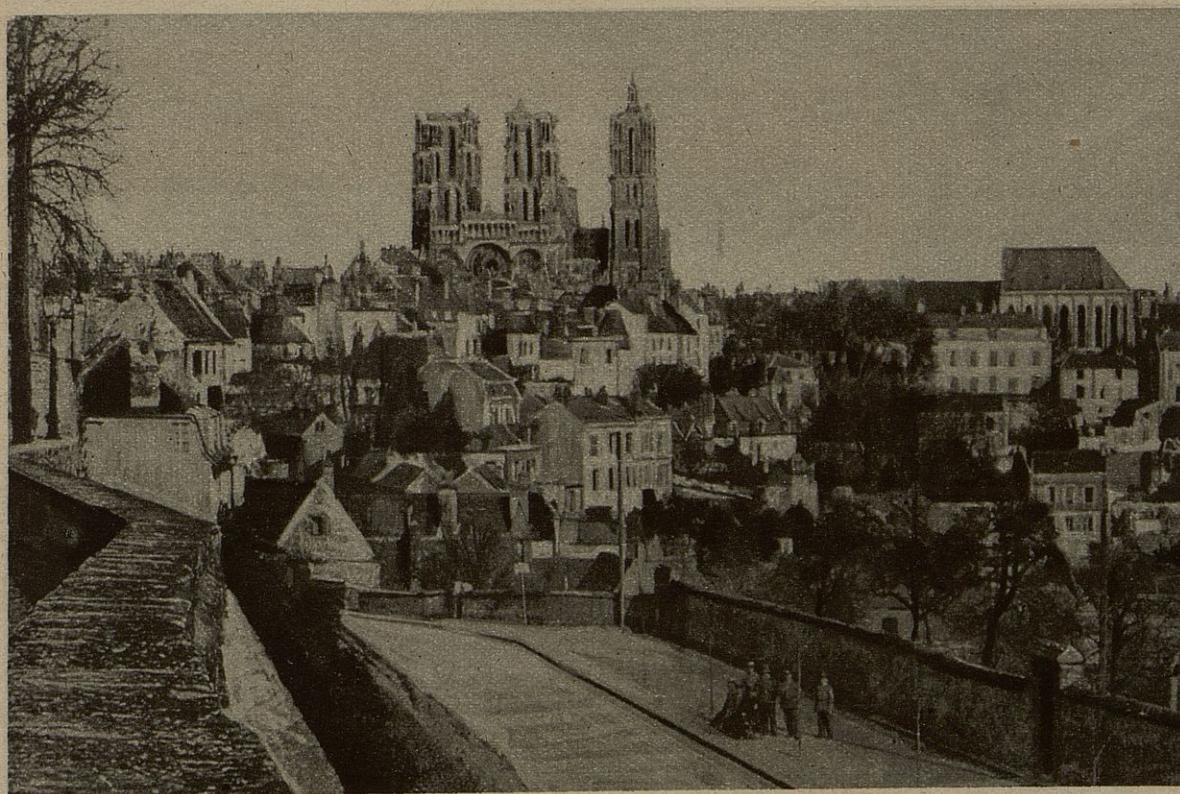
PORTE D'ARDON, DATANT DU XIII^e SIÈCLE.



Une promenade ombragée de beaux arbres entoure la ville au Nord. De là, on voit la cathédrale Notre-Dame et l'ancien palais archiépiscopal, converti en palais de justice.

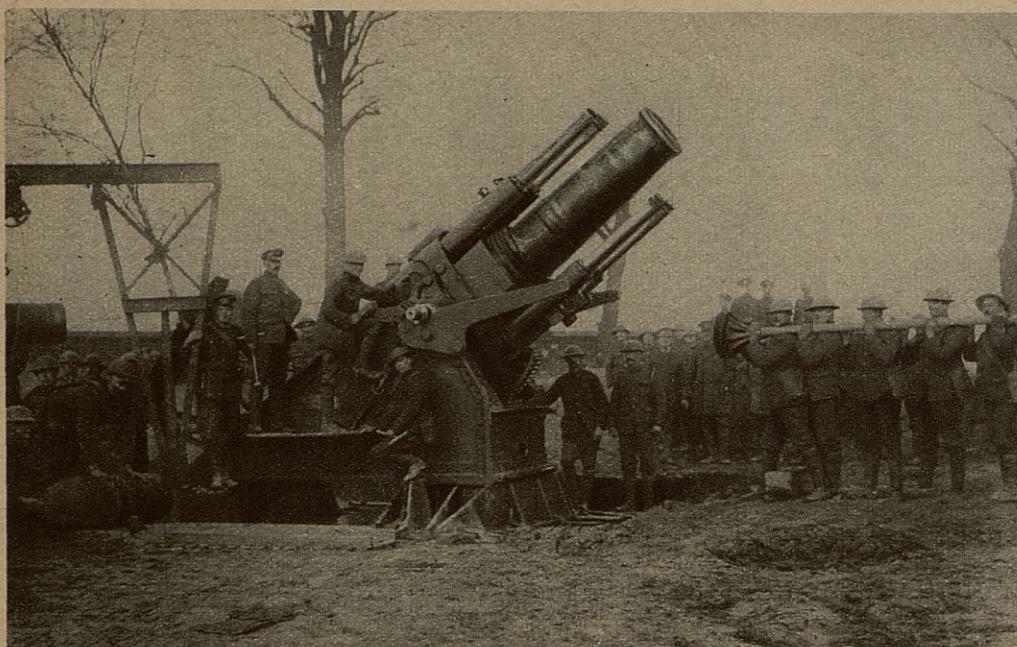


L'église Saint-Martin, qui date du XII^e siècle, appartient à une abbaye de Prémontrés. Elle est remarquable par sa disposition intérieure, de curieuses sculptures et des tombeaux.

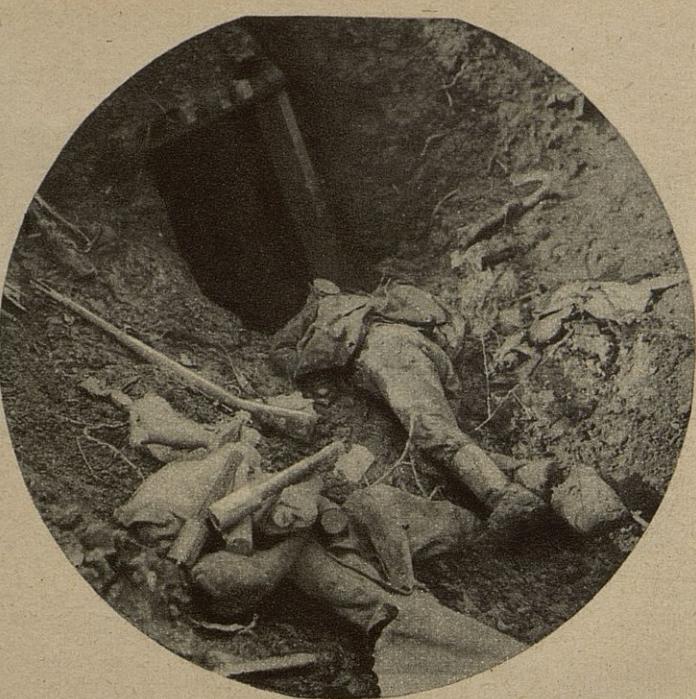


Ces photographies de la ville de Laon publiées par une revue illustrée allemande montrent l'état actuel de la préfecture de l'Aisne ; en les regardant, on est d'abord étonné de ne pas voir d'habitants dans les rues ou sur les promenades : seuls quelques soldats boches ont posé complaisamment devant l'objectif. De quel espoir doit cependant battre le cœur des Laonnois en entendant la canonnade se rapprocher ! On voit ici, à gauche, le panorama de la ville dominée par la cathédrale et, à droite, la curieuse porte de Ghenizelles.

LES ANGLAIS SUR LES RIVES DE LA SCARPE



La mise en batterie du monstrueux canon que Tommy a baptisé « grand'mère ».



SOLDAT ALLEMAND TUÉ AU FOND D'UNE TRANCHÉE



BRANCARDIER ANGLAIS DONNANT A BOIRE A UN BLESSÉ ALLEMAND



Des travailleurs suivant la progression des combattants sur la Scarpe.



Ces photographies ont été prises dans les premières lignes britanniques, dans la région à l'est d'Arras, où nos alliés progressent avec une force irrésistible sur les deux rives de la Scarpe. A gauche : une compagnie qui a utilisé pour se défilter une tranchée enlevée aux Allemands attend le signal de courir à l'attaque. A droite : des prisonniers boches qu'on vient de prendre sont improvisés brancardiers pour transporter les blessés anglais, et même les allemands également recueillis et bien soignés par nos alliés.

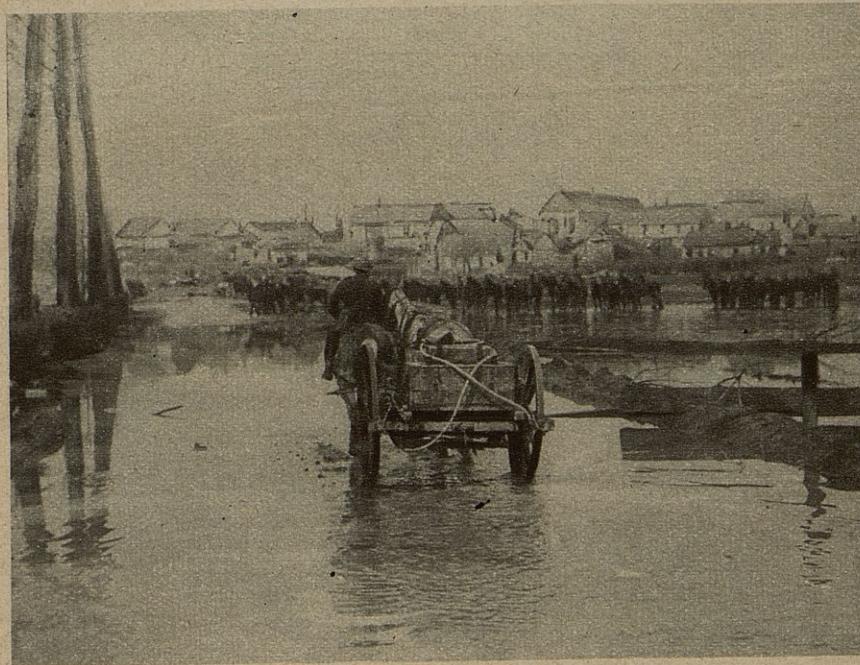
L'AVANCE DE L'ARMÉE BRITANNIQUE



Une patrouille de cavalerie britannique parcourt le territoire qui vient d'être conquis et où peuvent être restés des Allemands.



Il ne faut pas moins de huit chevaux pour tirer ce lourd canon à travers la plaine transformée en un lac de boue.



Après les grandes pluies de ce printemps, qui ont noyé la campagne, c'est souvent sur des chaussées couvertes d'eau que doivent cheminer les convois de nos alliés.



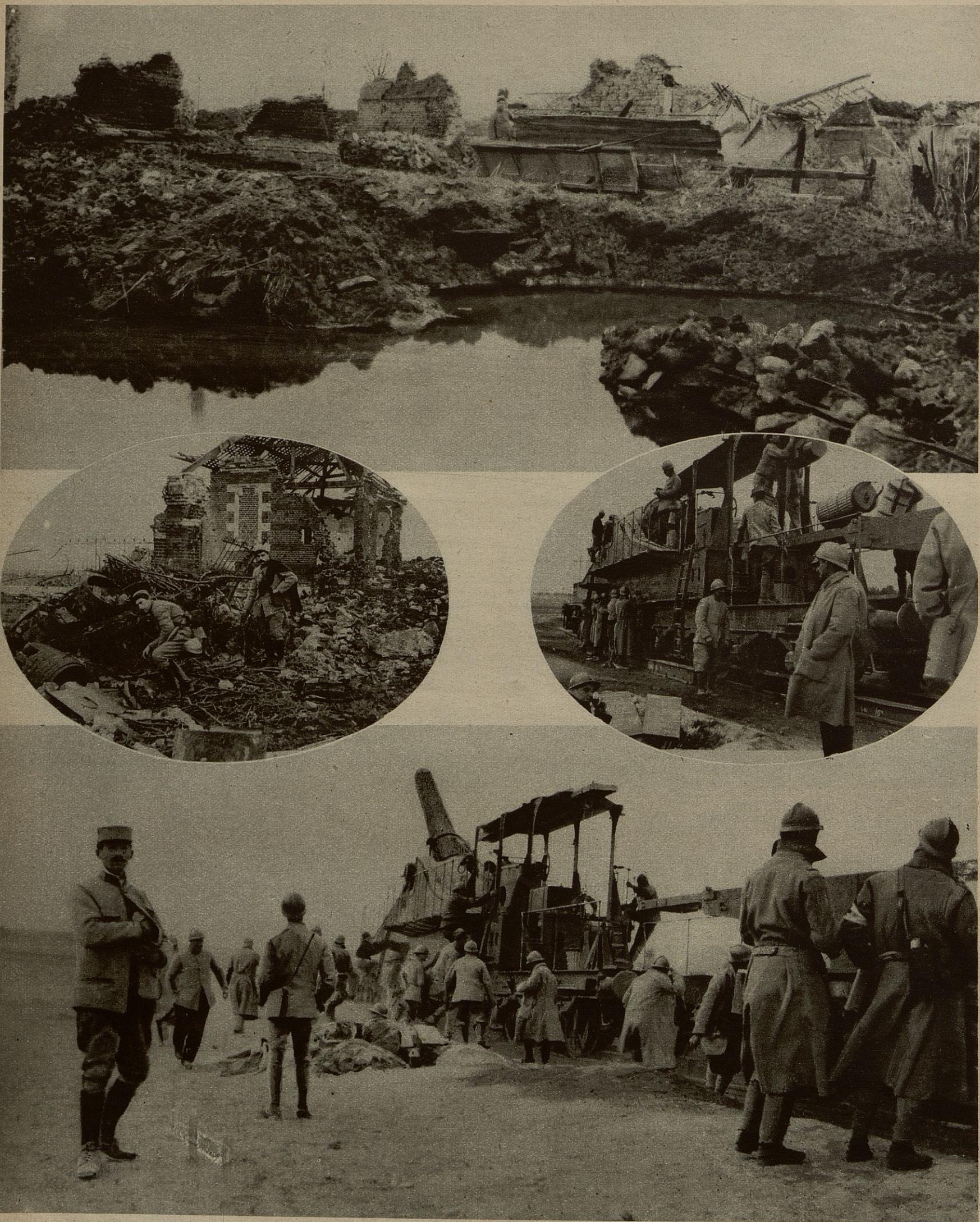
Toute une équipe de travailleurs va s'employer à organiser pour la défense ce vaste cratère ouvert par la récente explosion d'une mine qui ne fit heureusement pas de victimes.



Nos braves alliés ont repris l'offensive dans différents secteurs entre Liévin et Saint-Quentin, et ont tout de suite remporté de nouveaux succès. Par mille traits se manifestent l'esprit de méthode, l'endurance, qui, sans parler de leur bravoure, font d'eux des soldats de premier ordre. Ces photographies ont été prises au cours de leurs récentes opérations. A gauche, c'est l'interrogatoire des Boches qui viennent d'être faits prisonniers. A droite, des soldats réparent une tranchée allemande qu'ils ont conquise.

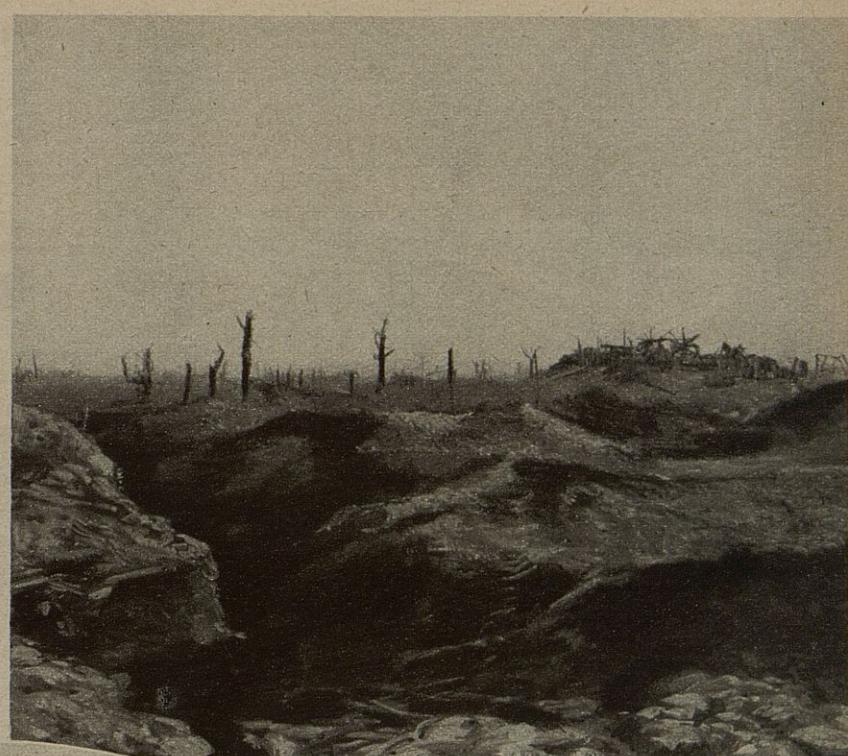


NOTRE ATTAQUE EN CHAMPAGNE



C'est le 17 avril que nos troupes ont repris le village d'Aubérive, dans lequel il leur fallut enlever une barricade que les Allemands, en prévision de notre attaque, y avaient construite le long de la Suippe avec des matériaux de toutes sortes ; c'est ce que représente la photographie du haut de la page. Dans le médaillon de gauche, on voit une autre barricade que les Boches avaient faite à Moronvilliers. Dans celui de droite, une pièce d'artillerie lourde arrive sur rails à destination. En bas : la même pièce est mise en position de tir.

NOTRE ATTAQUE EN CHAMPAGNE



Le mont Cornillet, haut de 242 mètres, est, après le mont Haut, le sommet le plus élevé du massif de Moronvilliers. L'endroit que représente notre photographie était l'emplacement d'une pièce de 77 allemande cachée parmi les pins. Le peu qu'il reste des arbres hachés par nos obus et le bouleversement du terrain disent quels furent l'acharnement de notre artillerie et la justesse de notre tir.

La crête du mont Haut domine, avec 257 mètres d'altitude, le massif de Moronvilliers. Une forêt de pins le couvrait. Sur cette position excellente les Boches avaient installé les deux fortins à mitrailleuses dont on voit les vestiges. Une galerie souterraine, venant de Moronvilliers, permettait de les ravitailler. On y a trouvé cinquante mitrailleuses intactes.



Aubérive était entouré de défenses formidables que notre artillerie lourde eut grand'peine à réduire, achevant du même coup d'abattre le village. La Suippe longe ses ruines. Nos soldats, au repos, font leur toilette sur ses bords bouleversés par les obus. Dans le médaillon : nos téléphonistes installent le téléphone au mont Cornillet. On remarquera la profondeur de la tranchée que les Boches ont creusée là. L'ennemi a couvert la région de travaux défensifs exécutés avec une perfection qu'il n'a nulle part ailleurs dépassée.

NOTRE PROGRESSION AU SUD DE LA SOMME



Notre artillerie avance sur les traces des Boches, à mesure qu'ils reculent devant la pression de nos soldats.



Voici, dans le médaillon, des pièces de 155 en position de tir, défilées derrière un remblai.



La bataille au sud de Saint-Quentin appartient à la fois à la guerre de mouvement et à la guerre de position. On voit s'y combiner les déplacements de troupes avec les travaux de terrassement. En haut de la page, la photographie montre le défilé de nos troupes sur une route improvisée pour remplacer celle que les Allemands ont coupée au moyen de mines. En bas, la mise en position d'un canon de marine exige les efforts de nombreux poilus dont quelques-uns le tirent à la corde pour en faciliter la manœuvre.



JOB

DÉTECTIVE DE GUERRE

par
Edmond ÉDOUARD-BAUER

I UN BROWNING A TIRÉ... (Suite)

Job ajouta :

— En route, M. Low, et ne vous inquiétez pas ! Il s'agit avant tout d'aller vite et si peu de trajet que puisse accomplir la voiture, cela sera toujours du temps de gagné ; si elle flanche, nous prendrons simplement nos jambes à nos coups, si j'ose dire !

L'auto se mit à rouler avec d'affreux grincements. Nous étions cahotés de façon indescriptible, la boue giclaît en pluie sur le capot et sur nos vêtements, la nuit s'épaississait de plus en plus ; mais Low, imperturbable, continuait maintenant sa route, absolument soumis aux ordres de Job.

Tout à coup une explosion sèche retentit ; nous fûmes précipités l'un contre l'autre, le moteur cala et la voiture s'immobilisa brusquement.

— Ça y est, dit Low en serrant philosophiquement ses freins ; la panne irrémédiable !

— Parfait ! répondit Job.

Puis, se tournant vers moi :

— Monsieur, fit-il, giflez-moi !

Je dois avouer à ma honte qu'un soufflet retentissant claquait dans l'air ; Job sauta à la fois de douleur et de joie en s'écriant, ravi :

— Bravo ! à la bonne heure ! continuez ainsi, nous sommes sur la route du succès.

— Triste route, maugréa Low ; mais es-tu fou, ajoute-t-il, qu'est-ce qu'il te prend ? tu gifles Job maintenant !

— Certes, monsieur ! certes, dit Job en frottant joyeusement sa joue meurtrie, c'est dans nos conventions absolues. Mais laissons là notre véhicule et dirigeons-nous rapidement vers cette lumière qui clignote à travers les arbres, et qui, si votre carte de la forêt est exacte, doit émaner de la ferme de la Tour d'où nous ne devons être distants que de quelques pas.

Nous nous élancâmes au pas de course et bientôt nous aperçumes dans le crépuscule les bâtiments de la ferme que Job venait de nommer.

Ils se dressaient à l'orée de la forêt, sur un tertre dominant les alentours de plaines et de boqueteaux.

Nous frappâmes à la porte charriére et un grand gaillard de valet vint nous ouvrir, un falot à la main.

Job eut tôt fait d'expliquer notre accident et de solliciter pour la nuit un gîte précédé d'un repas frugal.

Un instant après, nous pénétrâmes dans la salle de la ferme ; le maître de l'endroit, un vieillard adipeux, aux yeux perçants et sournois, montra d'abord peu d'empressement à nous accueillir ; mais la vue d'une pièce d'or et l'affirmation par Job que nous étions égarés en revenant du quartier général de Castel-Bracy, que nous regagnerions à l'aube, achevèrent de décider l'homme, et un quart d'heure ne s'était pas écoulé que nous étions installés devant un plat de pommes de terre au lard et trois cruches de cidre mousseux.

Je crois bien que l'énerverment causé par l'insuccès de l'enquête eut, ce soir-là, le grand air et le cidre aidant, une influence bizarre sur le caractère de Job, car, malgré la présence de nos hôtes qui partageaient notre repas, il se mit petit à petit à parler d'abondance, à se féliciter sur l'accident qui nous immobilisait et nous forcerait le lendemain matin à revenir sur nos pas.

Oui, s'écriait-il, j'ai mal mené mon enquête ; tenez, savez-vous par où elle pèche principalement : nous n'avons même pas reconstitué la scène du crime ! C'est insensé ! Je n'y ai plus pensé, ma foi, mais demain, à l'heure précise où le drame eut lieu, à l'endroit exact où il s'est déroulé, nous reprendrons l'instruction par sa base ! En attendant, allons prendre un repos bien gagné.

— Et vous, monsieur, me dit-il brusquement, brisez cette cruche !

Le pot d'argile se brisa en mille pièces sur le sol. Job éclata de rire, et, un instant après, nous ronflions tous trois sur la paille épaisse d'une grange hospitalière.

Je faisais les cent pas dans l'écurie provisoire de Castel-Bracy, fort surpris et même légèrement froissé que Job m'eût exclu de la conférence qui se déroulait entre lui, Oël Low et les officiers du quartier général, tous réunis, en ce moment, au premier étage du château.

Voir les numéros 131 et 132 du *Pays de France*.

Mais mon attente fut de courte durée ; bientôt notre maître de l'heure vint m'appeler joyeusement et nous revîmes nous asseoir à l'endroit bien connu où s'était déroulé le drame dont nous cherchions à pénétrer le mystère...

Je remarquai tout de suite que le jardin était absolument vide de soldats ; les sentinelles avaient quitté leur poste devant les fenêtres du rez-de-chaussée, toujours closes ainsi que la porte du perron qui était maintenant hermétiquement fermée.

— Oui, me dit Job, qui remarqua mon étonnement ; il faut que nous reconstituions la scène du crime à l'abri de toutes oreilles et de tous yeux indiscrets ; c'est pour cette raison que je viens de prier les officiers de faire rentrer, pour un instant, les factionnaires dans le château et de bien vouloir s'y enfermer avec eux pendant quelques minutes.

— Maintenant, ajouta-t-il, travaillons. Est-il exactement l'heure à laquelle s'est déroulé l'assassinat ?

— Moins cinq minutes, répondis-je après avoir consulté ma montre.

— Bien, veuillez vous placer à l'endroit où vous trouviez à cet instant il y a trois jours.

J'avançai légèrement à l'angle gauche de la table.

— Maintenant, dites-moi le plus exactement possible où se trouvait le général.

— Ici, dis-je sans hésiter ; il venait de se lever et s'avancait vers moi.

— Parfait, vous étiez donc tous deux debout ?

— Comme en ce moment même.

— Alors, faites appel à toute votre attention... (Job me regarda fixement) à toute votre acuité ! Attention, n'est-ce pas ? attention ! et... A TERRE !

Je me précipitai, ainsi que Job, la face contre le sol, et, dans le même moment, un effroyable feu de salve déchira l'air, un ouragan de balles sifflèrent au-dessus de nos têtes. Puis, encore tout étourdi, j'entendis Job, déjà debout, s'écrier en éclatant de rire :

— Vous pouvez vous relever, maintenant, c'est fini !

moi, dans un petit cabinet de l'hôtel du Lion d'Or, à M..., où notre division cantonnait depuis quelque temps.

Le dîner tirait à sa fin et je sentais le moment venu de demander enfin à Job par quels moyens il était arrivé à reconstruire la genèse du crime.

— C'est fort simple, nous dit le philosophe ; le coup de feu ne pouvait avoir été tiré qu'horizontalement ; j'en avais acquis la certitude rien qu'à l'aspect de la blessure du général. Or, dans le périmètre qui entourait la victime, seuls les arbres pouvaient offrir à l'assassin un abri convenable et sûr.

— Je pensai donc tout de suite que l'un d'eux devait être creux et ma déception fut grande, je vous l'avoue, lorsque je ne découvris rien de semblable dans leur structure... A vrai dire, ce n'est que sur la route du retour, en consultant machinalement votre carte d'état-major, que, par un bizarre enchainement d'idées, cette ferme de la Tour attira mon attention... Sa proximité de l'étang de Rouille-Morte, les ruines et les embryons de galeries comblées qui sont signalés autour d'elle sur le plan aiguillèrent tout de suite mon attention sur une hypothèse que j'avais déjà abandonnée comme absurde, à savoir que le criminel avait bien pu, par quelque souterrain passant sous les eaux de l'étang, gagner les fondations de Castel-Bracy qui, comme vous le savez, est édifié sur des ruines du moyen âge. Mais, à nouveau, par quel orifice aurait-il bien pu atteindre son but ? C'est à ce moment que mes premières recherches, un instant abandonnées, vinrent pour ainsi dire opérer leur jonction naturelle avec les secondes.

— Vous devinez le reste... Sous prétexte d'éloigner les oreilles indiscrettes, j'avais fait masser, dans les pièces du rez-de-chaussée, toute la troupe dont nous disposions, le doigt sur la détente des fusils dont le canon rigoureusement horizontal s'appuyait sur les personnes et sur la porte du perron soigneusement closes. A mon cri de : « A terre ! » ils avaient l'ordre d'exécuter, à l'aveuglette, le terrible feu de salve qui, à travers les contrevents et l'écorce épaisse de l'arbre, devait atteindre immuablement son but.

— C'est admirable, fis-je, mais pouvez-vous me dire pourquoi l'assassin a frappé le général au moment même où il allait me révéler un secret tactique capital ? N'avait-il pas toutes raisons d'attendre d'être dans sa possession ?

Job sourit.

— Ne regrettez pas qu'il ait jugé inutile d'attendre cette révélation, dit-il. Le général était seul à connaître le secret en question, puisqu'il s'agissait d'un plan conçu par lui et qu'il allait vous charger de communiquer au grand quartier général. Si l'assassin avait laissé à sa victime le temps de parler... c'est-à-dire d'énoncer devant vous seul une conception probablement désastreuse pour l'ennemi, il eût été obligé de vous supprimer à votre tour... Vous n'étiez pas dans le champ de son arme... Ce second meurtre lui a paru plus compliqué que le premier... Il vous a épargné en arrêtant net la confidence du général...

Et, toujours souriant, Job conclut :

— Tout de même, avouez que vous ne sauriez trop lui en vouloir...

II

LES JOUJOUX DE NUERMBURG

Il était six heures du soir ; Job, plongé dans la lecture d'un curieux ouvrage de Kepler, s'absorbait sous la lampe paisible. Etendu dans un fauteuil, les pieds sur les chenets, je somolais dans l'ombre close ; le roulement sourd qui montait de la rue et le tic tac de la pendule troublaient seuls nos rêves lointains.

Le cartel sonna six coups ; je bâillais paresseusement en m'étirant, lorsque la sonnette de la porte d'entrée se mit à tinter furieusement.

Job leva la tête et je me mis debout, attendant, adossé à la cheminée, que ma femme de chambre vint m'annoncer le visiteur, en murmurant :

— Qui diable cela peut-il être, à cette heure ?

— Le capitaine Mathis, sans aucun doute, articula Job en reprenant tranquillement sa lecture.

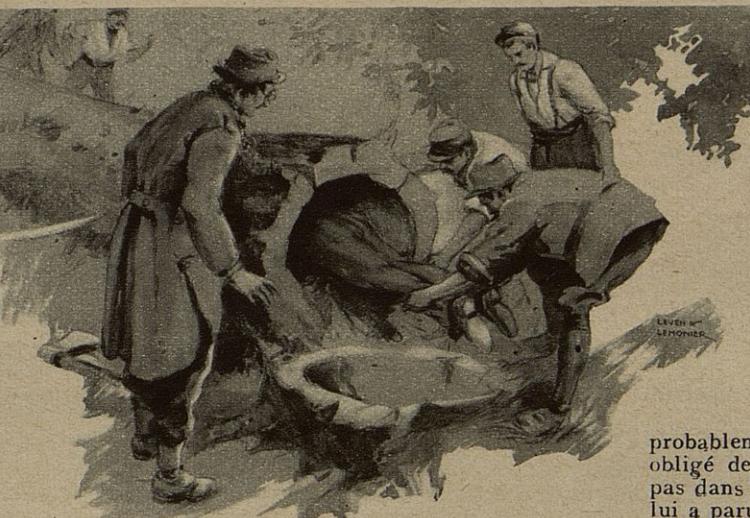
— Le capitaine Mathis ! Etes-vous fou, mon ami ? C'est aujourd'hui dimanche ; vous connaissez aussi bien que moi la régularité de ses habitudes ; il doit en ce moment se mettre à table en famille, dans sa petite maison de Viroflay...

Les minutes passèrent, et pour la seconde fois le timbre se mit à résonner avec frénésie.

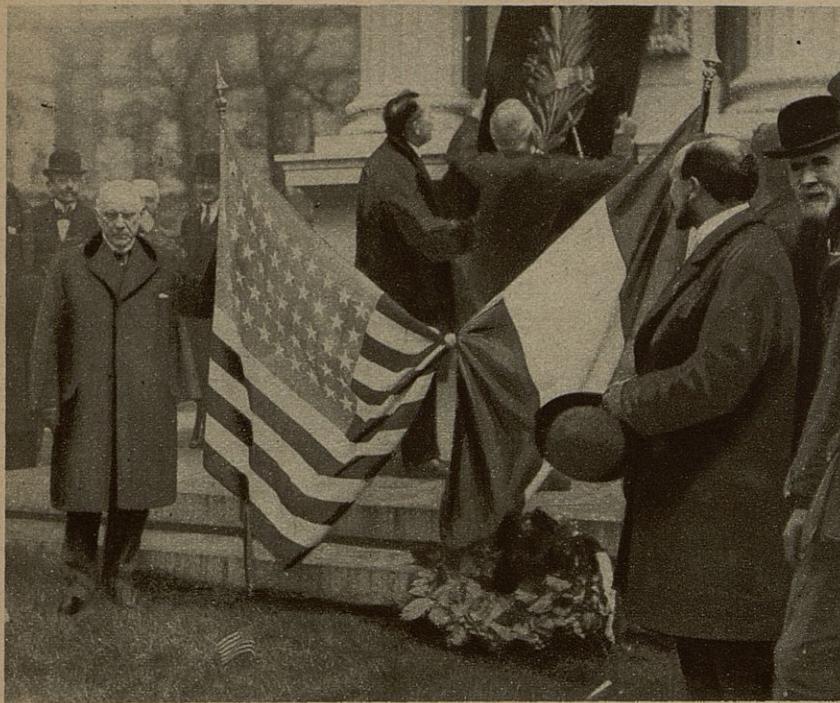
— Tiens, dis-je, au fait, c'est dimanche ; Catherine n'est sans doute pas encore rentrée ; je vais ouvrir moi-même.

Et je me dirigeai vers le corridor de mon appartement, dans lequel la sonnerie retentissait maintenant sans discontinuer.

(A suivre.)



PARIS ACCLAME LES ÉTATS-UNIS



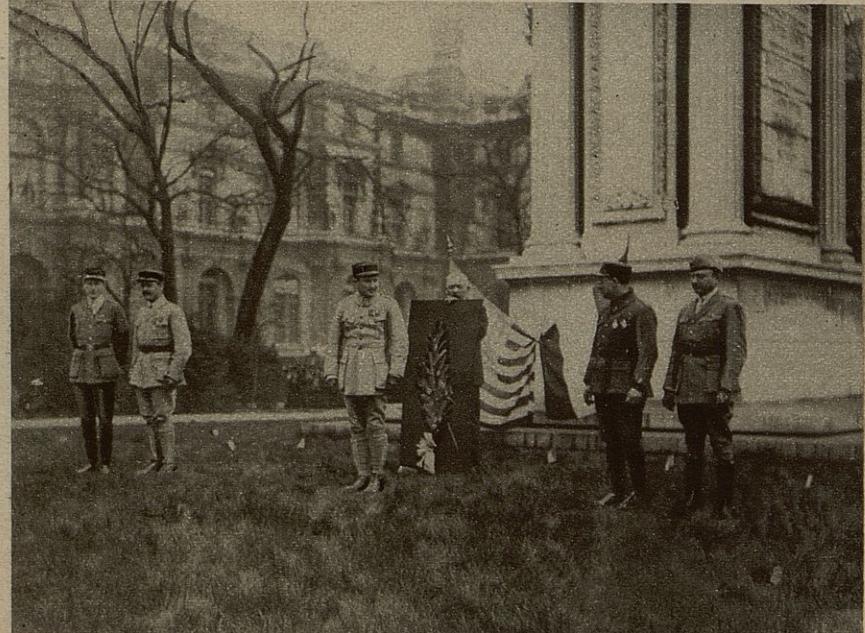
Une palme est déposée sur le monument de La Fayette ; M. Sharp tient le drapeau étoilé qui s'unit au drapeau tricolore.



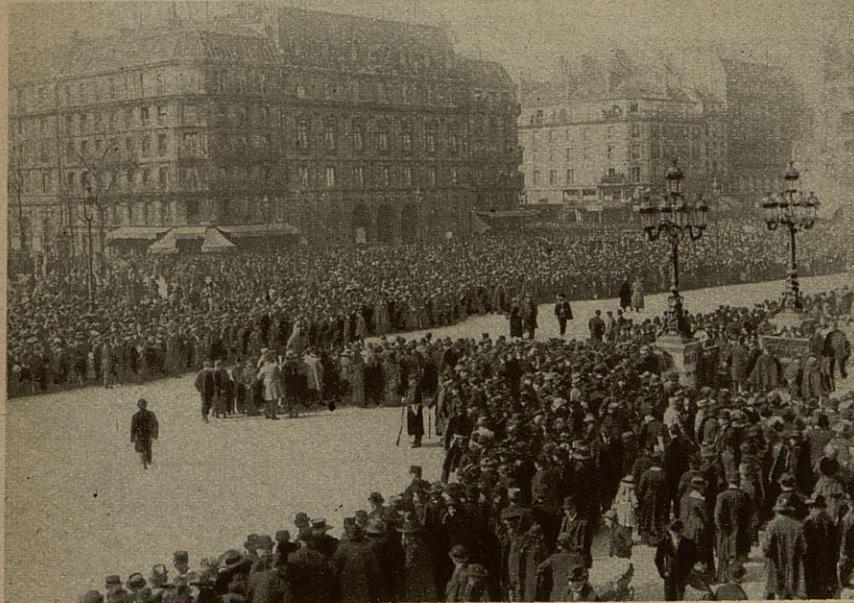
Devant la statue de La Fayette, une allocution fut prononcée par M. Damour, député ; puis M. Noté chanta la « Marseillaise ».



Des soldats américains formaient une garde d'honneur à la statue de Washington ; une palme fut déposée par M. Strauss.



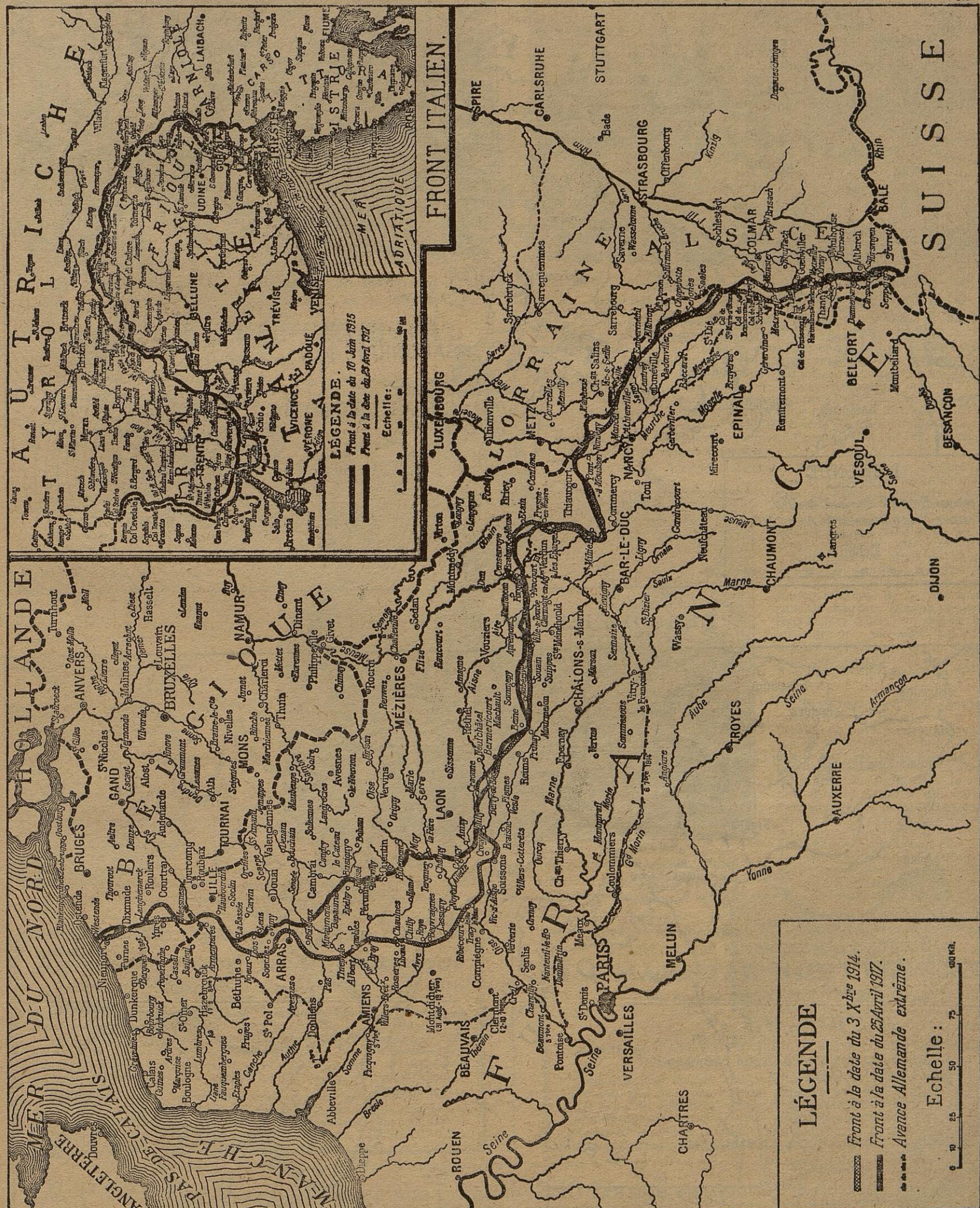
La garde d'honneur de la statue de La Fayette était formée par les aviateurs américains de l'escadrille « La Fayette ».



A l'occasion de la réception de l'ambassadeur des Etats-Unis à l'Hôtel de Ville, une grandiose manifestation a eu lieu à Paris le dimanche 22 avril. Sur tout le parcours suivi par M. Sharp, depuis la place d'Iéna jusqu'à l'Hôtel de Ville, la population parisienne a acclamé les Etats-Unis. Les rues étaient pavées aux couleurs alliées ; les photographies du bas de la page montrent la foule attendant en rangs pressés l'arrivée de l'ambassadeur des Etats-Unis à l'Hôtel de Ville.

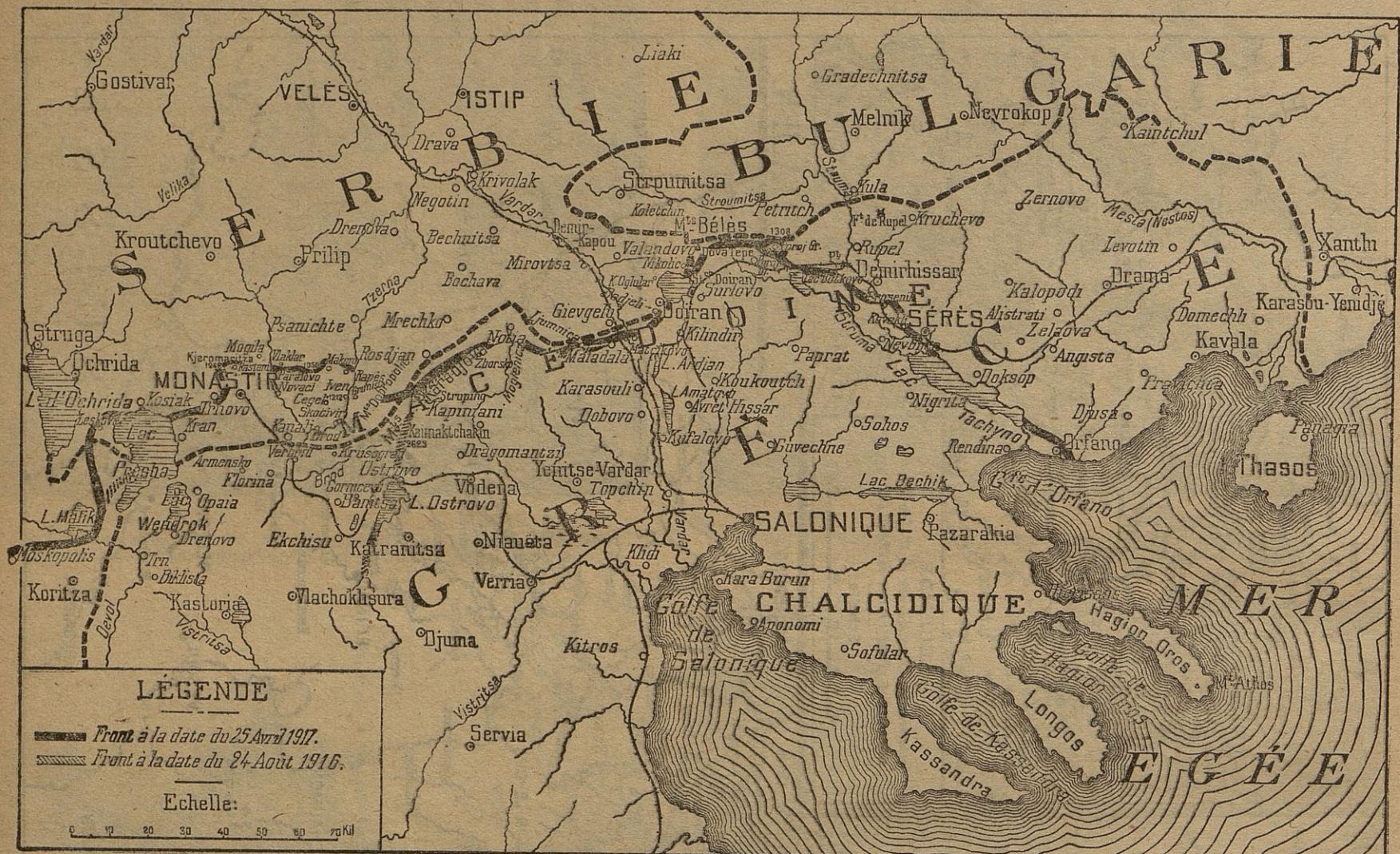


LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



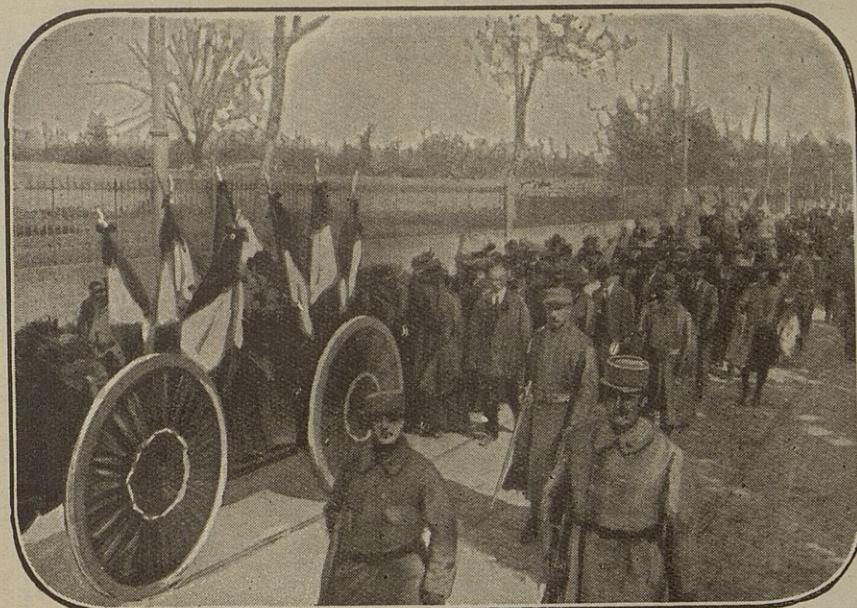
LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LES OPÉRATIONS EN ORIENT





Les obsèques des victimes de l'accident qui s'est produit à l'arsenal de Toulon ont été célébrées au milieu d'une affluence considérable.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAN. — Les nouvelles du front russe continuent à être dénuées d'intérêt : elles se bornent à quelques incidents qui ont mis aux prises de petits effectifs. L'attention doit se porter de préférence sur certains mouvements stratégiques de terre et de mer, signalés depuis quelque temps et qui doivent avoir pour objectif l'attaque de la côte russe par un corps de débarquement à l'est de Riga. Des troupes nombreuses prélevées sur les fronts du sud de la Russie et de Roumanie seraient massées sur la Dwina : le gros de la flotte allemande aurait transporté sa base de Kiel à Libau. D'autres préparatifs s'effectueraient, complément de ces concentrations. Les journaux officieux russes en parlent librement. On suppose que ces préparatifs révèlent l'intention, chez les Allemands, de débarquer en force dans le golfe de Finlande, en arrière du front russe, qui serait ainsi coupé de ses communications avec le reste du pays, et, de là, de marcher sur Petrograd. Il convient d'ajouter que, pour ingénieux que semble ce projet, il ne paraît pas émouvoir beaucoup l'opinion chez nos alliés.

Il y a eu un peu d'activité sur le front roumain : l'ennemi manifeste de temps à autre des velléités d'attaque, mais il n'en résulte nulle part d'engagements sérieux ; les tentatives contre les Roumains, dont parlent les communiqués, n'ont eu aucun succès. Dans la région montagneuse, la neige s'oppose encore aux entreprises des partis en présence.

MACÉDOINE. — C'est toujours la lutte d'artillerie qui tient la plus large place dans les communiqués de ce théâtre de la guerre. On signale pourtant quelques engagements assez importants, plutôt par les buts visés que par les effectifs mis en œuvre. Dans l'ensemble, la situation est sans changement.

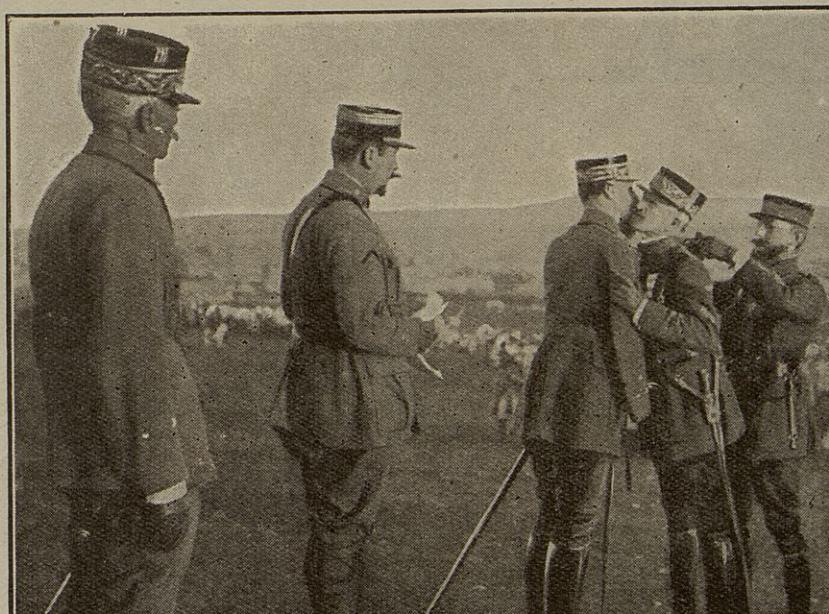
L'attitude toute particulière du gou-

vernemment d'Athènes oblige d'ailleurs l'armée d'Orient à jouer un double rôle. Il lui faut retenir, combattre et user l'armée bulgare, et en même temps faire la police aux confins de la zone neutre où les comitadjis font régner la terreur. On en fusille quelques-uns de temps à autre, mais il y en a toujours, d'autant qu'ils sont assurés, du côté grec, d'une large bienveillance.

En Serbie, les Austro-Bulgares ne peuvent pas venir à bout de l'insurrection. De violents engagements se sont produits en différents endroits de la Serbie centrale et de la région de Morava entre insurgés et Autrichiens ou Bulgares : les Serbes, grâce à leur mobilité, à leur connaissance du pays, à leur patriotisme, ont le plus souvent remporté l'avantage, et ont fait, surtout parmi les Bulgares, de nombreux prisonniers.

MÉSOPOTAMIE. — L'armée du général Maude, après avoir effectué sa jonction avec les détachements russes venant de Perse, a poursuivi ses opérations le long du Tigre. Le 23 avril, une grande bataille s'est livrée entre Istanbulut et Samara, ville située sur la rive gauche du fleuve : elle a abouti à l'occupation par nos alliés de la gare de Samara qui se trouve sur l'autre rive. Cette gare, très importante, marque la station terminus de la voie ferrée venant de Bagdad. Obligés de battre en retraite, les Turcs ont détruit tout ce qu'ils ont pu : néanmoins nos alliés ont capturé 16 locomotives, 224 fourgons et 2 barques chargées de munitions ; les Turcs ont en outre essuyé des pertes très lourdes.

PALESTINE. — L'armée anglo-égyptienne, bien qu'elle ait eu à souffrir de l'aridité du pays, a poursuivi victorieusement ses opérations contre Gaza. Le 17, elle a battu les Turcs dans une grande bataille après laquelle elle a pu s'avancer jusqu'à sous les murs de la ville, où une bataille décisive est imminente. Pendant que nos alliés infligeaient cette défaite aux Turcs, un croiseur anglais, suivi d'un transport, attaquait Saint-Jean-d'Acre et à la faveur d'un bombardement manœuvrait pour débarquer des forces importantes. Peut-être y a-t-il là le commencement de l'exécution d'un plan d'occupation du littoral syrien ?



Le général Gouraud remet la cravate de commandeur de la Légion d'honneur au général Cherrier, qui vient de battre au Maroc les mehallas de Abdemalek. A gauche, le général Gueydon de Dives.

NOTRE PRIME Agrandissement photographique

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffira d'envoyer au PAYS DE FRANCE, avec la photographie à agrandir, **trois bons-primes**, dont le troisième et dernier paraît dans ce numéro à la dernière page d's annonc's, en y joignant, en mandat-poste, le montant de la commande, suivant conditions indiquées sur ce bon, qui doit mentionner très exactement le nom et l'adresse de son titulaire. Les photos défectueuses ou à transformer seront acceptées avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

A la demande de nos lecteurs, nous acceptons les bons-primes parus dans les n°s 117 à 128 jusqu'au 10 mai 1917 date extrême à laquelle les demandes devront être parvenues au PAYS DE FRANCE. Quant aux bons pour une miniature en couleurs parus dans les n°s 129 à 132, ils seront acceptés jusqu'au 31 mai 1917 inclus.

VIENT DE PARAITRE L'ART & LA MANIÈRE DE FABRIQUER LA MARMITE NORVEGIENNE

et de faire la cuisine (sans feu) sans frais ou presque

PAR LOUIS FOREST

EN VENTE AU PAYS DE FRANCE 2-4-6 BOULEVARD POISSONNIÈRE
Prix: 0'30; envoi franco contre 0'35

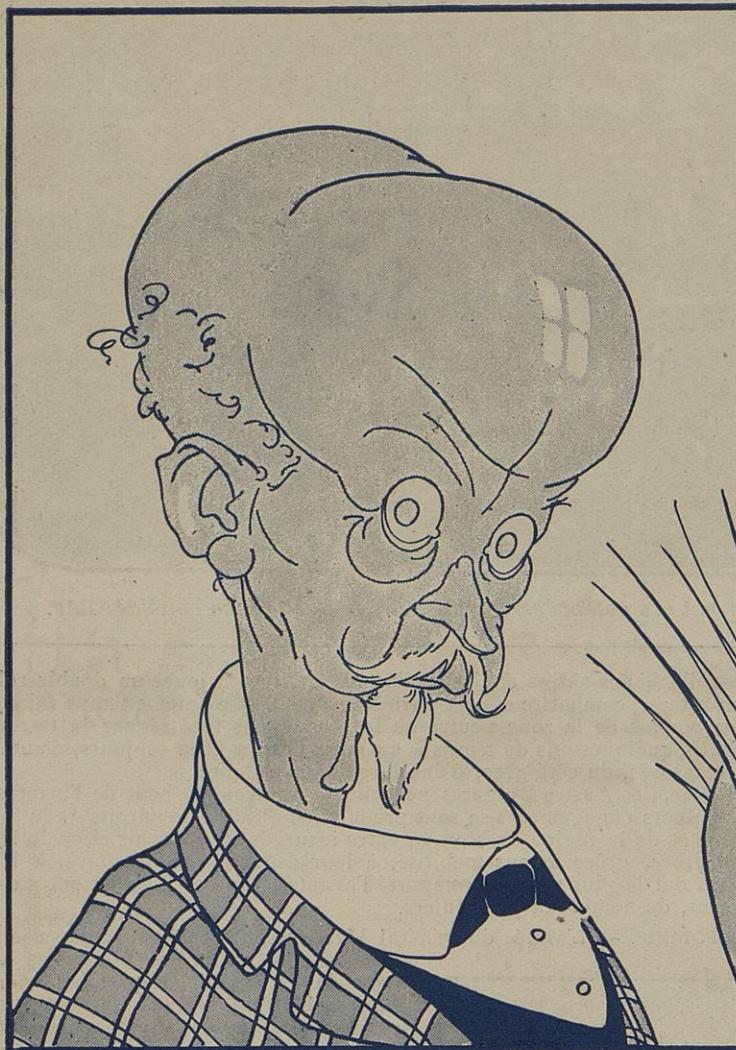
Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette brochure illustrée où, sous une forme amusante et concise à la fois, M. Louis FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à l'emploi de la **Marmite norvégienne**, à laquelle ses articles parus dans le Matin ont donné une notoriété soudaine et justifiée.

LE PAYS offre chaque semaine une prime de **250 francs** au document le plus intéressant.
DE
FRANCE

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 132 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « Dans un boyau en Champagne. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

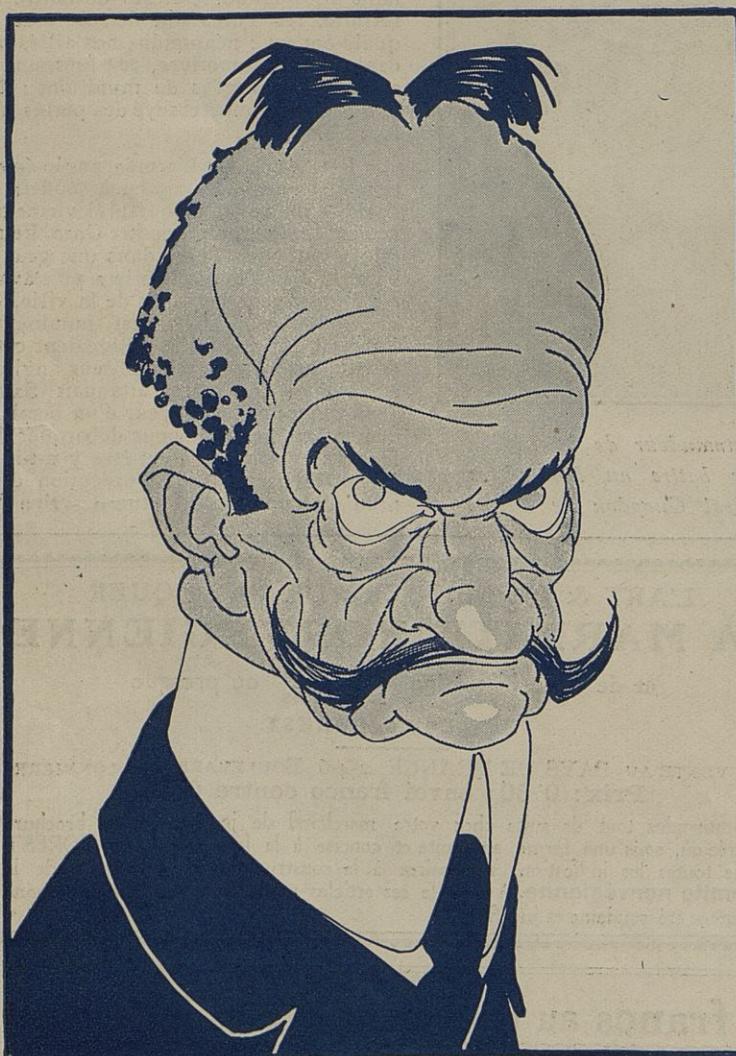
La Guerre en Caricatures



SCHEIDEMANN



ZIMMERMANN



BERNSTORFF



BETHMANN-HOLLWEG

LES QUATRE VALETS